Ami du Clergé du 25 septembre 1930

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

SOMMAIRE

Pour la fête du T. S. Rosaire. — *L'Ave Maria,* 561.
Une Mission paroissiale. — XXI. L'Eucharistie, 564.
Cinq minutes d'Evangile. — XLVIII. *18e Dim. après la Pentecôte :* La rechute dans le péché, 568.
Cours de prônes sur le Décalogue. — XLV. La confession annuelle, 569.
Instructions à des collégiens. — I. La rentrée, 571.
Pour les dimanches d'octobre. — II. La sagesse de la T. S. Vierge, 574.

POUR LA FÊTE DU T. S. ROSAIRE

L'AVE MARIA

Mes frères,

La fête du S. Rosaire est un hommage solennel institué par l'Eglise, en mémoire des bienfaits par lesquels la puissante auxiliatrice des chrétiens a détourné les périls qui, dans le cours des siècles, ont menacé l'existence et la foi des nations catholiques.

C'est au XIIe siècle que remonte la célèbre Confrérie du S. Rosaire. A cette époque, l'hérésie des Albigeois se répandait comme un torrent sur le midi de la France, emportant toutes les croyances religieuses dans un naufrage universel. S. Dominique, envoyé par le pape Innocent III pour arrêter les progrès de l'erreur, avait déjà parcouru cette terre ingrate, prêchant et semant partout des prodiges ; et cependant l'œuvre de Dieu n'avançait qu'à pas lents. Un jour, l'apôtre, gémissant sur la stérilité de son ministère, vint se jeter au pied d'une image de Marie. Et la Vierge très puissante, que personne n'invoqua jamais en vain, lui montra, dans une apparition, le Rosaire comme une arme invincible pour convertir les pécheurs et renverser les ennemis de l'Eglise.

S. Dominique, n'ignorant pas la puissance de la prière, et persuadé que les supplications unanimes d'une multitude de fidèles monteraient au ciel plus efficacement, établit cette association pieuse dont le succès prodigieux explique la rapide propagation dans tout l'univers. Et le pape Léon XIII, considérant que la protection de Marie est le plus ferme appui de notre espérance, ordonna qu'un concert universel de prières s'élèverait tous les jours de ce mois vers le trône de la Reine du ciel.

Telle est l'origine du Rosaire : tout y est grand, surnaturel et divin. Par ailleurs, si l'on considère les éléments dont il est composé, il ne paraîtra pas moins digne d'amour et de respect. Le signe de la croix n'est-il pas en effet le signe du chrétien ? Le *Credo* ne renferme-t-il pas la profession de foi de notre baptême ? Le *Pater* qui revient au commencement de chaque dizaine n'est-il pas la prière du Seigneur ? Et la doxologie n'est-elle pas la louange éternelle que le ciel et la terre adressent à l'adorable Trinité ? Enfin les *Ave Maria* répétés n'ont-ils pas Dieu lui-même pour auteur, puisque c'est sous l'inspiration divine que l'archange Gabriel prononça les premières paroles, que sainte Elisabeth ajouta les suivantes, et que l'Eglise, au Concile d'Ephèse, composa l'invocation qui la termine ?

Cherchons donc ensemble, m. f., à mieux comprendre, pour l'aimer davantage, cette prière qui est l'expression la plus ordinaire de la piété des enfants de Marie.

I

Et d'abord, quelques réflexions sur la nature des hommages que nous rendons à la Sainte Vierge se présentent naturellement à la suite de la première parole : « *Ave,* Je vous salue. » C'est en effet un terme vague, qui s'applique aux différents témoignages d'estime, de respect, de vénération, et dont le sens est déterminé selon le mérite et le rang des personnes à qui nous nous adressons. Il faut donc nous rappeler ici que Marie est la mère de Dieu, et que cette dignité l'élève, comme dit S. Thomas, jusque sur les confins de la divinité : *Maria attingit fines divinitatis.* Et par conséquent rien n'est plus juste que de lui rendre un culte spécial, que l'Eglise a toujours distingué de l'adoration qui n'appartient qu'à Dieu et des honneurs qu'elle attribue aux anges et aux saints. Quand je vous dis que rien n'est plus juste et plus conforme à la raison que la singulière vénération que l'Eglise nous a inspirée envers la Sainte Vierge, je ne prétends pas que la faible intelligence de l'homme aurait pu s'élever sans le secours de la foi à la connaissance des mystères sur lesquels sont fondés la grandeur et les droits de Marie ; mais les principes de la foi supposés, le chrétien n'a pas de peine à comprendre pourquoi et comment il doit honorer cette incomparable Vierge, puisqu'elle possède une dignité qu'aucune créature ne partage avec elle et qui n'est inférieure qu'à la gloire incommunicable de l'Eternel : « *Excepto Deo, omnibus altior,* » dit S. André de Crète.

Eussions-nous en effet jamais cru, si la foi ne l'enseignait, que le Créateur pût devenir en quelque sorte l'ouvrage et la production de sa créature, qu'il dût en recevoir une vie nouvelle, que le Verbe éternel par qui tout a été fait, serait lui-même formé par une Vierge, et que Celui qui par sa nature divine est au-dessus de toute loi s'imposerait en se faisant homme une obligation naturelle d'être soumis au pouvoir de celle dont il a daigné devenir le Fils ? Double prodige, dit S. Bernard, dont on ne sait lequel admirer davantage : ou l'obéissance du Fils ou l'empire de la mère.

Après cela, m. f., vous comprenez combien il serait impie de refuser à la Mère de Dieu les honneurs qui lui sont dus, comme s'il y avait sujet de craindre que sa grandeur qui découle des relations intimes qui l'unissent à son divin Fils nous exposât à la confondre avec Dieu, à qui seule appartient la grandeur souveraine. Gardons-nous bien de croire

que le Seigneur, comme un roi jaloux de sa gloire, soit offensé des louanges que reçoit Marie : un tel sentiment est impossible dans l'Auteur de tous les biens. Au contraire, tout ce qu'on peut donner d'élévation et d'honneur à Marie se rapporte à la gloire de Dieu, puisqu'elle n'est grande que par les grâces et les qualités éminentes qui l'unissent à Dieu. Je vous salue donc, ô Marie, je vous honore, je vous glorifie de toutes mes forces ; avec la certitude de ne jamais égaler vos mérites par mes faibles louanges. *Quibus te laudibus efferam nescio.*

Gratia plena. La grâce est le trésor le plus précieux et la plus grande noblesse que Dieu puisse accorder à de simples mortels. Mais autant la grâce l'emporte sur tous les biens de la nature, autant la plénitude dont la Sainte Vierge fut enrichie surpasse la somme totale qui fut répartie entre tous les élus. Dans les autres saints, il y eut une communication plus ou moins abondante, mais toujours limitée, de la grâce divine ; en elle seule se trouva la plénitude sans bornes.

Cette vérité repose sur deux raisonnements de S. Thomas : « Premièrement, dit le S. Docteur, il faut croire que la quantité de grâces qui fut répandue dans la Mère de Dieu se trouvait en rapport avec sa dignité ; et comme cette dignité n'a point d'égale, il s'ensuit que la grâce lui fut accordée dans une mesure qui ne peut avoir aucun terme de comparaison. Le second privilège de Marie, c'est d'être après Jésus-Christ la cause de toutes les grâces. Or, il est évident que la cause renferme avec plus d'excellence et d'étendue tout ce qui est contenu dans les effets ; par exemple, le soleil possède une chaleur plus abondante que tous les êtres qui la reçoivent du rayonnement de son foyer. C'est ainsi que S. Augustin interprète le nom de Marie : « Dieu, dit-il, a donné le nom de « mer » au vaste rassemblement des eaux ; ainsi il a appelé Marie, qui signifie « mer », l'immense océan des grâces. *Vocavit Deus congregationem aquarum maria, et congregationem gratiarum Mariam.* »

Ces explications nous amènent au *Dominus tecum.* Or ces paroles : « Le Seigneur est avec vous, » s'adressent à Marie dans un sens qui ne peut convenir à aucune autre créature. Il faut laisser dans l'ordre qui lui est réservé, l'alliance par laquelle la divinité et l'humanité sont unies, sans se confondre, dans la personne du Fils de Dieu ; puisque la foi ne permet pas de dire à Jésus-Christ : « Le Seigneur est avec vous, » car il est Dieu lui-même. Le *Dominus tecum* suppose deux personnes distinctes ; et s'appliquant à Marie, il exprime l'union la plus parfaite qui existe dans la nature ; celle de la mère avec son fils. C'est de sa mère, en effet, que l'enfant reçoit les membres de son corps et les premiers accroissements de la vie pendant qu'elle le nourrit de sa propre substance. C'est d'elle qu'il emprunte la physionomie qui le distingue et souvent aussi le caractère, ces dispositions naturelles qui exerceront plus tard une influence considérable sur ses habitudes morales. Telle est l'identité merveilleuse que S. Augustin se plaît à reconnaître entre le corps de Marie et celui de Jésus : « *Caro est Mariæ caro Christi.* » Telle est la croyance antique et l'enseignement invariable de l'Eglise universelle.

II

Après les paroles de l'ange, écoutons le langage inspiré de sainte Elisabeth : « *Benedicta tu in mulieribus, et benedictus fructus ventris tui.* » Le mot « bénir » prête dans l'Ecriture à deux explications différentes, car on dit également que nous bénissons Dieu et que Dieu nous bénit. Dieu nous bénit lorsqu'il nous accorde ses faveurs, et nous le bénissons en le remerciant de ses bienfaits. Ce double sens est vrai de Marie, qui est par excellence la femme bénie de Dieu et des hommes. Bénie de Dieu : elle est le chef-d'œuvre de sa toute-puissance et la plus grande capacité dans l'ordre de la nature, de la grâce et de la gloire ; et nous reconnaissons qu'elle reçut tous les privilèges qui convenaient à son incomparable dignité. Elle était fille d'Adam, mais elle fut exempte de la tache originelle et de ses funestes suites. Sa vie débuta comme la nôtre par l'enfance, mais de cet âge elle n'eut que l'innocence et les charmes, non l'ignorance et les autres défauts qui viennent des obstacles apportés à l'usage de la raison. Sa sainteté naissante brilla comme une aurore dans un ciel pur, et ne cessa de grandir jusqu'à la fin de sa carrière. Elle fut toujours vierge, mais elle conserva la pureté des vierges sans être privée des joies que donne à la mère l'éducation et l'amour de son enfant : « *Gaudia matris habens cum virginitatis honore,* » dit S. Bernard. Enfin, la splendeur éclatante de ses vertus efface tous les rayons de gloire et de sainteté que nous honorons dans les élus : *Tot tibi sunt dotes, virgo, quot sidera cœlo.*

Mais comme la Sainte Vierge a été bénie de Dieu, il est normal qu'elle le soit encore de toutes les créatures, puisqu'elle a sauvé tout le genre humain d'une perte inévitable, en donnant au monde le fruit divin de ses entrailles. Le monde, en effet, ne devait être racheté que par l'Incarnation du Verbe ; et comme la sagesse divine voulait observer, dans la réparation de notre nature, l'ordre suivant lequel s'est accomplie la chute originelle, elle avait résolu de faire concourir le ministère d'une femme à l'exécution de ses promesses. Et ce concours nécessaire devait, à cause des sacrifices qu'il exigeait, dépendre de l'acceptation libre et volontaire de la Vierge que le Seigneur avait choisie. C'est pourquoi l'Ambassadeur céleste qui vient traiter avec elle de la part de Dieu ne commande pas, il demande seulement son consentement. Dieu pouvait agir sans attendre celui-ci et faire sortir le Rédempteur du sein de Marie, comme il avait autrefois tiré la première Eve du cœur de l'homme. Mais le Seigneur voulait que le salut du monde dépendît également de la volonté de Marie, afin de partager avec elle la reconnaissance de tous les fidèles et l'immortalité de sa gloire.

L'ange attend votre réponse, ô Marie, ainsi que nous tous sur qui pèse un terrible arrêt de condamnation. Nous sommes tous perdus. Mais voici

qu'on vous propose les conditions de notre délivrance. Répondez, ô Vierge sainte, nous pouvons être sauvés par un mot sorti de votre bouche.

Marie a donné son consentement : « Voici, dit-elle, la servante du Seigneur ! » — « Réjouis-toi, s'écrie S. Bernard, ô Adam, père de tous les hommes ; réjouis-toi surtout, Eve notre mère, par qui le mal est descendu sur nous ; voici le temps où l'homme n'osera plus rien reprocher à la femme, car si l'homme est tombé par une femme, il ne peut être relevé que par une femme. »

Il est vrai que Jésus-Christ seul a racheté le monde au prix de son sang ; mais il ne faut pas oublier que Marie a livré le sang divin qu'il a répandu. Répétons donc tous avec amour à la Mère du Rédempteur ces félicitations glorieuses : « Vous êtes bénie entre toutes les femmes, à jamais le fruit de vos entrailles est béni ! » Ne craignons pas de lui répéter avec toute l'Eglise : « Vous êtes la cause de notre joie, la mère de la divine grâce, la médiatrice du salut, la réparatrice de l'univers. »

III

Sancta Maria, mater Dei, ora pro nobis. Si elle n'était qu'admirable et glorieuse, il faudrait nous arrêter après avoir énuméré les titres de sa gloire, dans la crainte de l'importuner par le bruit de nos supplications. Mais nous savons que sa bonté est égale à sa grandeur, et les effets miraculeux de sa protection, que toute la terre proclame, nous ont inspiré la plus vive confiance. Nous réclamons sans doute les suffrages de toute la cour céleste ; mais nous recourons encore plus instamment à l'intercession de notre aimable Souveraine, parce qu'elle est encore plus compatissante et plus puissante auprès de Dieu que tous nos saints protecteurs. « Céleste Rébecca, dit S. Bernard, ne donnez pas à boire seulement au serviteur d'Abraham, donnez encore de l'eau de votre fontaine à ses chameaux, c'est-à-dire à ceux qui traînent le fardeau de la souffrance dans les tristes déserts de cette vie, c'est-à-dire à tout le monde. Car, sauf les rares courtisans de la fortune, qui s'agitent dans le tumulte des affaires ou qui s'endorment au sein des plaisirs, le plus grand nombre des hommes languit dans les entraves de la douleur. Sainte Mère de Dieu, qui avez reçu la puissance de guérir et de consoler toutes les infortunes de la terre, faites sentir votre maternelle assistance à tous ceux qui implorent votre secours. »

Ora pro nobis peccatoribus. Si quelque chose pouvait arrêter l'élan de notre cœur, Vierge sainte, ce serait le triste souvenir de nos crimes. Mais nous savons qu'animée des mêmes sentiments que votre divin Fils, vous ne repoussez pas les pécheurs et que cette grande misère morale est le spectacle le plus propre à toucher votre cœur. C'est pourquoi j'ose encore me jeter à vos pieds, couvert de mes péchés. O vous, qui tempérez les coupables ardeurs qui consument les aveugles mortels, obtenez que l'iniquité ne règne plus sur moi.

Nunc : priez pour nous maintenant, c'est-à-dire toutes les fois que nous vous invoquons ; toujours et sans cesse, puisque les prières que l'on vous adresse ne sont jamais interrompues. Quelque malheur qui menace les hommes, c'est à vous qu'ils se recommandent. Soit que la foudre épouvante un monde criminel, ou que des secousses violentes ébranlent tout à coup les fondements de la terre ; soit que la guerre éclate ou qu'un incendie se déclare, soit que les champs arides demandent la pluie, c'est vous que l'on implore.

Et in hora mortis nostræ. Il est une heure où nous aurons plus que jamais besoin de la protection de la Mère de Dieu ; et l'Eglise, qui connaît l'importance de ce moment suprême, ne veut pas qu'on l'invoque une fois dans la vie sans penser à l'heure de la mort. Elle veut qu'on lui demande pour cet unique instant qui terminera la vie, autant que pour tous les autres dont elle est composée ; parce que pour le salut tout dépend de la fin. En vain nous aurons marché constamment dans la voie des commandements de Dieu et triomphé mille fois des attaques de Satan : si notre dernier combat est suivi d'une défaite, jamais le ciel n'ouvrira ses portes pour nous recevoir. Souvent la crainte de la mort vient glacer mon cœur : je tremble, mais votre bonté, ô Marie, rassure ma conscience ; car vous pouvez me tirer de l'abîme, obtenir le pardon de mes fautes et fléchir la justice de votre Fils, pour qu'il ne me fasse pas jeter au feu comme un arbre sans fruit.

* *

Telle est, m. f., l'explication de l'*Ave Maria* dont l'intelligence nous révèle toute la beauté. Nous regarderons toujours cette prière comme la louange la plus glorieuse et la plus pure, et l'invocation la plus puissante sur le cœur de Marie.

Et pour éviter que la récitation fréquente de la même prière ne produise la distraction de l'esprit, nous méditerons en même temps les principaux mystères qui furent pour Jésus et Marie un sujet de joie, de douleur et de triomphe. Nous y trouverons l'image de notre destinée. Le cercle étroit de nos jours n'offre-t-il pas, en effet, une succession rapide de mystères joyeux, douloureux et triomphants ? Les jours tranquilles de l'enfance qui s'écoulent sous le toit paternel n'ont-ils pas des traits de ressemblance avec l'intérieur de Nazareth ? Bientôt la douleur s'empare de la plus large part de notre vie mortelle, tout comme le Calvaire projetait son ombre lointaine sur les joies de la Sainte Famille ; et Marie présente son courage invincible, au milieu des épreuves, à l'imitation de l'âge mûr. Enfin, l'espérance de la gloire éternelle calme les douleurs de la vieillesse qui décline tristement vers la tombe. Ainsi toutes les sociétés de l'existence retrouvent dans la méditation du Rosaire qui parle à chacun un langage différent, selon l'état de son cœur.

Attachons-nous donc à la pratique de cette dévotion que le Chef de l'Eglise nous recommande comme un puissant moyen de préservation et de défense contre l'invasion croissante du vice et de l'erreur ; qu'elle soit un lien sacré qui réunisse tous les fidèles sous la protection de Marie ; et cette prière commune et persévérante sera le gage infail-

lible de tous les biens. Je sais que l'orgueil de la sagesse humaine la méprise ; mais nous qui savons que Dieu s'est toujours servi de ce qu'il y a de plus faible et de plus petit aux yeux du monde pour opérer les plus grandes merveilles, nous mettons notre confiance et notre gloire dans la simplicité du Rosaire, comme dans la simplicité de l'Evangile ; et jusqu'à la fin de la vie nous redirons avec une indicible ardeur à la Mère de Jésus : « Je vous salue, Marie. » Ainsi soit-il.

UNE MISSION PAROISSIALE

XXI

L'EUCHARISTIE

L'Eucharistie, don de Dieu.

I. — *La présence réelle.* Sa nature. La transsubstantiation. Les preuves : l'Ecriture, les effets merveilleux de l'Eucharistie, les miracles.

II. — *Les fins de l'Eucharistie :* la gloire de Dieu, la sanctification des hommes, la perpétuité du sacrifice du Calvaire, la manifestation de l'amour divin.

III. — *La communion.* Elle est le centre de la vie sociale et individuelle. La Première Communion, la communion fréquente. Les objections contre cette dernière.

La préparation à la communion et l'action de grâces.

Mes bien chers frères,

Si nous sommes parfois tentés de nous laisser abattre par la perspective des rigueurs divines, que nos faiblesses réitérées attirent, menaçantes, sur nos têtes, il nous suffit, pour reprendre courage, de considérer, par contraste, les infinies bontés de Dieu à notre égard. Elles sont innombrables, nous pourrions les énumérer sans jamais en épuiser la liste. Bornons-nous, aujourd'hui, à analyser l'une d'entre elles, la plus grandiose, sans doute, et la plus mystique : celle que Jésus nous a donnée en se livrant lui-même à nous dans le sacrement d'Eucharistie.

Le monde, depuis son premier péché et ses plus lointaines origines, n'a vécu que par l'espérance de ce don royal, de ce don divin qu'il devait recevoir, un jour, de l'infinie bonté des cieux. Lorsque l'attente se faisait trop anxieuse, lorsque les courages semblaient défaillir, Jéhovah renouvelait ses engagements antiques : tantôt un pontife inconnu, sans race et sans généalogie, sortait du désert pour présenter à Abraham vainqueur le pain et le vin des sacrifices à venir ; tantôt l'agneau pascal était égorgé pour le salut d'Israël, tantôt un prophète annonçait l'hostie prochaine, l'hostie vivante qui devait grandir à Bethléem, la « demeure du pain » sacré.

Quand vint enfin l'instant choisi par l'Eternel, Jésus se chargea de réaliser la promesse. A la veille de sa mort, il prit du pain, le bénit, et le partagea à ses Apôtres en leur disant : « Ceci est mon corps ». Puis, de là, il partit pour le Calvaire où il devait se constituer la victime expiatoire et eucharistique, dont la mort ferait vivre l'univers jusqu'à la consommation des temps. Et, depuis lors, sur l'ordre donné par le doux Pasteur de toutes les âmes, des hommes élus par le Seigneur et consacrés par ses Pontifes renouvellent chaque matin l'oblation mystérieuse et divine ; depuis lors la divinité a élu domicile dans nos tabernacles, depuis lors les plus humbles fidèles peuvent quotidiennement recevoir leur Dieu et puiser dans cette communion sainte une foi, une patience, un courage, une ferveur, que nos pères des anciens jours n'avaient même pas soupçonnés. L'Eucharistie a renouvelé la face de la terre comme elle sanctifie l'intérieur des âmes. Nous ne saurons jamais assez adorer le Christ qui s'y cache réellement et nous ne pourrons jamais le remercier assez pour cette extraordinaire faveur.

I

I. — Ce que c'est que l'Eucharistie, point n'est besoin de vous le redire. Vous étiez tout petits encore quand votre catéchisme vous a appris, dans une formule simple et d'une sublime vérité, qu'elle est « le sacrement qui contient en réalité le corps, le sang, l'âme et la divinité de N.-S. Jésus-Christ, caché sous les espèces ou apparences du pain et du vin. » On ne saurait mieux dire. Mais ne plairait-il pas à vos cœurs croyants de s'arrêter un peu sur cette définition merveilleuse, pour en méditer toute la profonde signification ?

L'Eucharistie est un sacrement : elle dépasse donc nos puissances humaines, elle est l'œuvre de Dieu même, qui, seul, a pu l'instituer et qui l'a établie afin de nous communiquer ses grâces. Mais tandis que les autres sacrements se bornent à symboliser les faveurs célestes qu'ils nous procurent, l'Eucharistie recèle une réalité suprême : elle contient vraiment notre Seigneur Dieu. Il y a, dans la petite hostie devant laquelle nous nous prosternons, il y a le corps du Christ, ce corps qui naquit pour nous dans une étable, qui souffrit à l'unisson des nôtres, qui accepta d'être torturé et de mourir afin d'expier à notre place ; il y a le sang qui vivifie ce corps et qui coula sur le Golgotha afin de laver nos souillures. Il y a l'âme du Rédempteur, cette âme splendide et tendre, humaine et céleste à la fois, qui nous chérit d'un incomparable amour. Il y a, enfin, la divinité même, la majesté suprême, la toute-puissance, les perfections innombrables et illimitées du Maître qui nous jugera un jour. Mais tout cela n'apparaît point ; tout cela demeure voilé sous la figure du pain qui doit dérober à nos yeux mortels des splendeurs que nous ne pourrions contempler face à face.

II. — Une objection, aussitôt, se présente : comment cela peut-il se faire ? Nous n'apercevons que le disque blanc de l'hostie où rien ne bouge, où rien ne semble vivre et qui, certainement, tout à l'heure, n'était qu'un mélange de farine et d'eau. Par quel procédé inconnu cette hostie se trouve-t-elle changée au corps et à l'âme du Sauveur ? — Nous admettons bien volontiers que, si nos capacités naturelles se trouvaient seules en action, la chose serait impossible : il n'a été donné à personne de modifier par lui-même la substance des choses en sorte que la divinité elle-même prenne la place d'un

humble objet dont elle ne garderait que l'apparence. Mais, dans la consécration d'une hostie, comme dans tous les sacrements, du reste, ce n'est pas le prêtre qui agit par lui-même : il n'est que le très humble instrument du Seigneur qui opère par ses mains les plus incroyables prodiges.

Que le fidèle le plus méritant, le plus saint, prononce la formule consécratoire sur le pain ou sur le calice, et rien n'y sera modifié. Mais qu'un prêtre, même pécheur, même sacrilège, même apostat, vienne à dire les mêmes paroles, et aussitôt le Christ sera tenu de descendre sous les apparences où il aura été appelé. Pourquoi ? Parce que le Christ a conféré à ses ministres ce grave et suprême pouvoir ; parce qu'il s'est engagé à réaliser le mystère ; parce que le prêtre agit, non pas en vertu de son pouvoir propre, mais par une délégation permanente qu'il tient de la toute-puissance d'En-haut. L'hostie eucharistique n'est consacrée que parce que Notre-Seigneur a promis que toutes les fois qu'un prêtre, dépositaire de son autorité, redirait les mots bénis que Jésus a prononcés le premier, il serait là, à la disposition de ses fidèles, invisible mais réellement présent. C'est ce phénomène surnaturel que l'Eglise appelle la transsubstantiation, c'est-à-dire le changement de substance, c'est-à-dire la substitution de la divinité du Christ à une matière vulgaire.

III. — Tout cela est très beau, sans doute, mais qu'est-ce qui prouve que cela correspond à une réalité exacte que nos sens ne peuvent saisir ? — Ce qui le prouve, c'est d'abord la promesse réitérée du Père qui, maintes fois, a annoncé aux hommes le miracle suprême de l'amour. Ce qui le prouve, c'est, bien plus explicitement, l'attestation solennelle de Jésus lui-même, au soir de la Cène, lorsqu'ayant pris du pain il le bénit et le distribua à ses Apôtres, en leur disant : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang ; faites ceci en mémoire de moi. » Ce qui le prouve, c'est le témoignage infaillible des Evangiles, c'est le texte inspiré de S. Paul, qui résume magnifiquement la scène sacrée où s'institua l'Eucharistie.

Et si nous avions l'audace de douter d'un fait attesté par Dieu lui-même, ce qui le prouverait encore, ce seraient les miracles continuels, physiques et moraux, que l'Hostie de Jésus fait fleurir autour d'elle. Où donc les martyrs ont-ils puisé la force incompréhensible de surmonter les tortures sans nom et de vaincre l'empire romain ? Où donc les religieux, les vierges, les chrétiens fidèles, de nos jours, trouvent-ils l'énergie de vivre une vie chaste et sainte ? Dans leur communion de chaque jour.

Afin de raffermir notre foi, Dieu daigne, d'ailleurs, de temps à autre, opérer d'éclatants prodiges pour manifester aux yeux incrédules sa présence discrète mais effective, dans le Sacrement de nos autels. Jésus a bien voulu y apparaître visiblement, maintes fois, sous le regard émerveillé des foules. On conserve encore, à Bolsène et ailleurs, les traces du sang miraculeux qui s'est échappé des hosties. L'histoire garde le souvenir des infirmes soulagés, des paralytiques libérés, des démoniaques délivrés, des morts même ressuscités par l'imposition du corps du Christ. Et, de nos jours, en France même, est-ce que les miracles de Lourdes, ces miracles d'autant plus irréfutables qu'ils se produisent devant des multitudes, est-ce que ces miracles, la plupart du temps, ne se réalisent pas au passage de la procession du T. S. Sacrement ? Le Dieu d'absolue véracité ne pourrait rendre sa toute-puissance complice ni d'une erreur, ni d'un subterfuge. Il ne reste qu'à ployer les genoux en répétant : « Seigneur, je crois ! »

Si une question pouvait encore se poser, ce serait celle-ci : puisque l'adorable Sauveur a accepté de demeurer parmi les hommes, pourquoi a-t-il voulu se dissimuler sous des apparences inertes, on dirait presque : méprisables ? La réponse est simple, en vérité : c'est afin d'éprouver notre foi. Si Notre-Seigneur, comme jadis, se montrait à nous comme un thaumaturge, multipliant sur ses pas les miracles ; si, à plus forte raison, il nous apparaissait dans l'éclat de sa gloire, nous n'aurions nulle peine à croire et nous n'y aurions, par conséquent, guère de mérite. Il entre dans le plan divin de ne pas nous révéler les gloires du ciel de façon évidente et sensible, afin que notre certitude purement humaine ne nuise pas à notre adhésion sincère et saintement raisonnée. Voilà pourquoi Jésus se voile ; mais ce n'est pas une raison pour douter de lui, ni pour lui refuser notre foi.

II

Le Seigneur ne fait rien sans raison. Même lorsqu'il s'agit des plus petites choses, il les crée ou il les ordonne d'après des règles rationnelles et en vue d'un but déterminé. A plus forte raison devait-il avoir des motifs puissants quand il décida l'institution de cette merveille du ciel que nous appelons l'Eucharistie. Ce sont ces buts et ces motifs qu'il s'agit, à présent, de déterminer.

I. — Ainsi que tout ce qui existe en ce monde et dans le firmament, l'Eucharistie doit tendre avant tout à accroître la gloire de Dieu. Elle est admirablement adaptée à cette mission primordiale. Quoi de plus émouvant et de plus grandiose que cette oblation du Fils à son Père, que cette louange chantée par Jésus ? La majesté de la Trinité tout entière se grandit, à nos yeux du moins, de l'humilité de l'Hostie ; l'inexprimable charité qui unit les trois Personnes divines semble se resserrer et s'embraser encore dans le secret du tabernacle. L'hommage de la pauvre race humaine envers son Seigneur se multiplie, s'épure, s'idéalise, se transfigure, lorsqu'au lieu d'être présenté de loin par les pauvres êtres que nous sommes, il passe par la médiation du Christ-Eucharistie qui le transforme et le surnaturalise en le faisant agréer par l'Eternel. La foi, la confiance, l'amour se vivifient auprès des coupes saintes qui contiennent le Corps du Messie : si l'Eglise est si pure et si divine, si ardente et si héroïque, si inébranlablement fidèle à son Dieu, c'est parce qu'elle se nourrit sans cesse de l'Eucharistie.

II. — Mais Dieu, qui ne nous oublie jamais, a assigné encore une autre fin à ce sacrement. Notre-

Seigneur a voulu y résider perpétuellement, afin de ne pas nous abandonner à nous-mêmes, afin de veiller constamment sur nous, de mêler sa vie divine à notre existence fragile, afin de jeter sur la terre qui doit mourir un germe d'immortalité. L'Eucharistie est destinée à guider vers le ciel nos âmes hésitantes, en leur donnant des lumières, en les éclairant sur leurs devoirs comme sur leurs dangers, en leur apprenant comment il faut s'y prendre pour devenir dignes de Dieu.

L'hostie, qui paraît si mince et si frêle, est une source de force, elle renferme des trésors d'héroïsme ; c'est en elle qu'on puise le courage chrétien de fuir le péché, de pratiquer les vertus austères, de renoncer à tout ce que Dieu réprouve, de mourir chaque jour à soi-même afin de renaître un jour aux cieux. Il n'est pas un instant de notre vie où l'Eucharistie de Jésus ne puisse nous être souverainement utile : c'est elle qui allège nos douleurs, qui sèche nos larmes, qui relève nos espérances brisées ; c'est elle qui inspire nos joies, qui nous fait chanter l'hymne triomphal des actions de grâces pour les bienfaits reçus de Dieu ; c'est elle qui nous souffle tout bas les grandes pensées de salut, les résolutions d'énergie, les décisions qui nous élèvent au-dessus de nous-mêmes et nous entraînent vers le Seigneur. L'Eucharistie sanctifie notre vie comme notre mort.

III. — Dans l'économie du plan divin, un autre rôle est réservé au sacrement de l'amour suprême : l'Eucharistie doit compléter la rédemption du genre humain. Elle n'est autre chose, en effet, que la prolongation, à travers les âges, du grand drame d'expiation qui se déroula sur le sommet de la colline du Calvaire. Là-haut, un Homme-Dieu mourait pour les hommes pécheurs ; le Christ souffrait pour apaiser le courroux de son Père, pour obtenir notre pardon, pour nous réconcilier avec Dieu, pour nous rendre l'accès au ciel. Son sacrifice était trop grand, trop beau, trop inouï pour qu'il n'en restât, sur le monde, d'autre trace qu'un souvenir, ému sans doute, mais qui irait s'affaiblissant peu à peu.

C'est pourquoi Dieu a voulu que ce sacrifice incomparable fût renouvelé chaque jour, mille et mille fois par jour, sur toute la surface de l'univers, afin de garder la mémoire de l'immolation de Jésus, afin de ranimer la ferveur des foules, afin de rappeler les grandes leçons de l'éternelle vie, afin de produire de nouvelles grâces, de nouveaux mérites, de nouveaux fruits de rachat, d'indulgence et de salut.

Sans doute des différences apparaissent entre l'oblation sanglante du Golgotha et l'immolation mystique de l'autel ; mais ces différences sont tout extérieures. Si l'on pénètre jusqu'au fond des choses, l'holocauste est toujours le même, les deux sacrifices n'en font qu'un : c'est toujours la même victime qui, quoique de façon différente, s'offre pour les mêmes coupables. En dépit des divergences superficielles de détail, il y a identité substantielle entre la célébration de la messe et le sacrifice du Christ en croix.

IV. — C'est alors que l'Eucharistie nous apparaît comme le triomphe de l'amour de Jésus envers nous. Le mystère de l'Hostie de Dieu est le mystère de la charité qui se livre toute, sans hésitation, sans réserve, jusqu'à l'oubli total d'elle-même, jusqu'à l'abaissement, jusqu'à la mort, jusqu'à l'acceptation résignée des pires sacrilèges et des plus froids dédains. « Il n'est pas de plus grande preuve d'amour, avait dit Jésus, que de donner sa vie pour ceux qu'on aime. » Et cette preuve, cette vie, il nous l'avait offerte une première fois en expirant pour nous sauver. Mais son ardent amour n'était pas encore satisfait : il eût voulu mourir plusieurs fois, il eût voulu mourir sans cesse afin de rendre plus intense notre vie surnaturelle, afin que nous soyons plus aimés, afin qu'à notre tour nous l'aimions un peu plus.

Et c'est pour cela, c'est pour nous, qu'il s'est enfermé dans l'Eucharistie. C'est pour cela que, depuis vingt siècles et jusqu'au dernier soir du dernier siècle, il attend et il attendra que nous venions lui présenter nos prières affectueuses, nos supplications et nos désirs. Mais ce que le Christ attend surtout, dans le silence de ses tabernacles, c'est que nous l'en fassions sortir pour l'introduire dans nos cœurs. Car nos cœurs, nos pauvres misérables cœurs humains, voilà la conquête dont Jésus rêve, voilà ce dont il veut s'emparer, par la seule puissance de l'amour, afin de les purifier, afin de les remplir des flammes célestes, afin de les dédier à Dieu, afin de les rendre heureux pour toujours. Et c'est pour obtenir nos cœurs que le Christ, après avoir accepté les humiliations et les blasphèmes, les tortures et l'angoisse du trépas, a voulu accepter encore, pour se rapprocher davantage de nous dans le quasi anéantissement de l'Eucharistie, cette immolation inconcevable qui l'enchaîne dans l'Hostie immobile et muette, afin de mieux nous sanctifier, afin de pouvoir s'unir à nous.

III

I. — Les résultats d'un tel dévouement ne pouvaient pas se faire attendre. Sous ses apparences inertes, l'Hostie est vite devenue la grande force qui a mis les peuples en marche vers des destins nouveaux, vers un idéal jusque là inconnu. Elle a attiré autour d'elle, toujours et partout, les bonnes volontés les plus diverses, les ardeurs parfois les plus opposées. Nous lui devons cette civilisation moderne, germée sur les ruines du monde romain, et qui, malgré ses prétentions un peu sottes à la laïcité, est vraiment la fille du Christ, la conséquence de l'Eucharistie. C'est à Jésus présent parmi nous que se rapportent toutes nos idées, tous nos vouloirs, notre activité tout entière. L'Eucharistie est devenue le vrai centre de l'univers.

II. — Il n'est pas moins exact de dire qu'elle reste le centre vital de notre existence individuelle. Quelque grande que soit la portion des journées qu'un chrétien consacre aux affaires, il n'en réserve pas moins la part la meilleure — sinon en durée, au moins en intensité — à la grande affaire qui

prime les autres, à l'affaire de son salut. Or nous ne saurions songer à notre âme sans songer à Jésus-Hostie et notre piété serait vaine si elle ne se fondait pas sur le culte et sur la réception de la divine Eucharistie. Ce n'est ni par nos propres ressources, ni par nos énergies personnelles que nous arriverons à nous élever au-dessus de nous-mêmes pour atteindre aux splendeurs de l'au-delà : ce sera par la grâce que Jésus distribue surtout dans son sacrement eucharistique.

1. Remontez, m. f., la longue suite de vos souvenirs jusqu'à ce matin radieux qui fit époque dans votre vie, qui fut le plus beau, le plus pur, le plus grand de tous : le matin de votre Première Communion. Comme vous étiez heureux, ce jour-là, comme vous vous sentiez près de Dieu ! Une émotion suave vous étreignait que ne provoquaient ni le prestige des voiles clairs ou des brassards blancs, ni les mélodies des orgues, ni les clartés des cierges, mais que causait seul le sentiment de la présence de Dieu dans votre poitrine. Vous étiez des tabernacles vivants, des petits tabernacles de dix ans, encore vierges de toute tache humaine. Vous avez connu peut-être, depuis, des plaisirs plus grisants et plus sonores, mais vous n'en avez savouré aucun qui fût si divinement doux et vous donneriez beaucoup, j'en suis sûr, pour pouvoir savourer à nouveau l'extase de cette heure qui avait transporté votre enfance jusque sur le seuil du paradis.

2. Il ne tient qu'à vous de recommencer cette apothéose ; vous pouvez renouveler chaque jour, avec moins de sensibilité peut-être, mais avec une foi plus profonde, avec une ardeur plus éclairée, votre Première Communion. Le même Jésus qui s'empara de vous ce jour-là, vous attend, vous appelle encore ; il vous désire sans se lasser : pourquoi ne pas répondre à son appel ? Il y avait jadis, à cela, des obstacles que la rigidité exagérée de certains prêtres avait dressés, comme de sinistres barrières, entre vous et le saint ciboire. Par scrupule, par fausse doctrine, certains de ceux à qui est confiée la garde du Saint-Sacrement ne permettaient que difficilement à leurs fidèles de s'approcher, de temps à autre, de la source d'éternelle vie. Mais notre grand pape Pie X, le saint Pontife libérateur, nous a affranchis de ses entraves. Dans un geste inspiré du ciel, il nous a ouvert toutes grandes les portes d'or du tabernacle, et il a répété au monde la clameur aimante de Jésus : « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous les peines, et c'est moi qui vous relèverai ! »

Désormais le plus humble chrétien peut s'agenouiller quotidiennement à la Table sacrée où Dieu se fait sa nourriture. Une seule chose lui en interdirait l'accès : le péché mortel. Mais cet empêchement-là, vous pouvez l'éviter si facilement, soit par la pureté de votre vie, soit au moins par une humble confession !

L'Eglise vous fait une obligation de communier une fois par an, lors de ses grandes fêtes pascales ; elle vous presse, elle vous adjure de réitérer ce geste béni à chacune de ses solennités plus importantes. Mais elle vous convie aussi à ne pas vous borner à ce minimum. Dans l'intérêt de votre salut, elle vous adjure de revenir, aussi souvent que vous le pourrez, recevoir le corps et la divinité qui vivifieront votre sainteté, qui vous défendront contre les attaques de l'enfer, qui vous seront le gage certain d'un avenir glorieux. N'hésitez pas, je vous en supplie, à vous rendre à ses maternelles instances. La communion fréquente, la communion quotidienne si possible, doit devenir la règle de conduite de tout catholique obéissant et soucieux de son destin. Ne vous laissez point arrêter par des préjugés d'un autre âge, par des routines déjà démodées : le désir de l'Eglise infaillible met en sûreté vos consciences, et dans votre docilité à suivre ses indications vous trouverez un immense bonheur.

III. — Tout ce que vous essaieriez d'opposer aux sollicitations du Christ qui vous désire ne pourrait être que de vaines excuses. N'objectez pas votre indignité : sauf le cas de la faute grave (et qui peut si vite être pardonnée), ce n'est point un motif suffisant pour vous éloigner du Dieu d'indulgence qui sait bien que nous sommes misérables et qui se plaît à nous accueillir malgré tout. Ce serait au contraire une raison de plus pour venir chercher auprès de Jésus la force et la sainteté qui vous manquent et que vous sentirez fleurir en vous lorsqu'elles seront soutenues par la grâce du sacrement divin.

Ne dites pas que vous êtes tièdes : votre paresse spirituelle s'évanouira comme un mauvais rêve en présence des réalités enivrantes que l'on trouve dans la communion.

N'essayez même pas de prétendre que vous voudriez bien être plus fervents, mais que vous êtes trop occupés, trop pris par vos sollicitudes journalières. Si vous ne perdiez jamais d'autre temps que celui que vous passez à l'église, votre existence serait singulièrement remplie. On peut toujours, avec un peu de courage, se créer le loisir nécessaire pour venir, ne serait-ce que le dimanche, offrir son âme à Notre-Seigneur.

Au fond de tous les subterfuges que nous suggère notre lâcheté pour nous soustraire à la communion fréquente, se cachent deux sombres motifs : le honteux respect humain peut-être, et sûrement la crainte vague d'avoir à faire de durs efforts afin de devenir meilleurs. Ces mobiles, nous ne les discuterons même pas, car ils se condamnent d'eux-mêmes. Nous en rougirions au fond de notre âme : agissons de telle manière que nous n'ayons jamais à rougir sous le regard pénétrant de Jésus.

* *

Accourons donc à la Table sainte. Mais gardons-nous bien d'y paraître avec une âme languissante. Quand Jésus se donne tout entier à nous, serait-ce trop faire pour lui que de nous offrir totalement à l'étreinte de son amour ? Chaque fois que nous communions, redisons avec piété les formules qu'une tradition religieuse met sur nos lèvres, mais qui doivent jaillir du fond de notre cœur. Pour nous préparer à la visite que le Roi des rois daigne nous rendre, disons-lui d'abord notre foi sincère, notre

croyance absolue et sans ombre à la réalité de sa présence sous les espèces qui le cachent à nos yeux. Disons-lui encore notre espérance, car c'est lui seul qui nous accorde la grâce ici-bas et la gloire dans l'immortalité. Disons-lui ensuite notre amour, notre désir souverain et filialement impatient de nous unir à sa majesté, de nous fondre en lui, de nous perdre en lui pour notre vie entière, afin de mieux nous retrouver avec lui et en lui lors des revanches de la résurrection. Et ce sentiment de sécurité, d'ardeur, de zèle généreux, ne nous empêchera point de murmurer tout bas que nous nous sentons bien pécheurs, bien petits, bien méprisables, mais que puisque le Seigneur nous veut quand même, nous allons à lui simplement, dans toute la candeur de notre humilité.

C'est ainsi, m. f., qu'on se prépare à recevoir l'hostie salutaire. Lorsqu'elle est enfin descendue en nous, il ne reste plus qu'à nous livrer à la joie céleste de notre cœur. Faisons alors un acte d'adoration qui nous prosternera devant Celui qui nous a choisis pour sa demeure. Exprimons-lui notre gratitude sans limites pour tant de faveurs accordées et pour le bienfait sans pareil que nous venons de recevoir. Etalons devant lui, sans fausse honte, et nos désirs et nos misères, car le Seigneur aime qu'on l'implore ; il aime surtout à accorder. Prions-le pour notre âme et pour notre corps, pour nous-mêmes et pour nos familles, pour nos amis et nos bienfaiteurs, pour ceux qui nous restent hostiles et ceux mêmes que nous ignorons. Invoquons-le pour notre cité et notre patrie, pour l'univers et pour l'Eglise, pour les justes et pour les pécheurs.

Quand il s'est livré lui-même à nous, le Christ pourrait-il nous refuser quelque chose, surtout si, par un confiant échange, nous nous offrons nous-mêmes à lui avec nos pauvretés et nos fautes, mais aussi avec notre bonne volonté généreuse et nos fermes résolutions ? Les effusions de l'action de grâces qui fécondent la communion sont une source de joies sereines dont rien ne saurait donner idée en ce monde, mais qui nous font déjà entrevoir le bonheur des grandes effusions que Jésus nous prépare dans les cieux. Ainsi soit-il.

CINQ MINUTES D'EVANGILE

XLVIII

18e Dimanche après la Pentecôte

LA RECHUTE DANS LE PÉCHÉ

Il n'est point de mal plus pernicieux à l'homme que le péché, et si ce fut une grâce que le Sauveur du monde fit à ce malade de notre évangile de lui donner la santé du corps et de le guérir de sa paralysie, ce fut encore une faveur tout autrement précieuse de lui donner la santé de l'âme et de lui accorder la rémission de ses péchés. Tel est l'avantage que nous retirons nous-mêmes du sacrement de Pénitence et que nous devons conserver avec le plus grand soin. En vain le paralytique aurait été guéri s'il était aussitôt retombé dans son infirmité. De même, il ne lui aurait servi à rien d'avoir obtenu le pardon de ses péchés s'il les avait aussitôt commis de nouveau. C'est pourquoi Notre-Seigneur dit à un autre paralytique, dans l'Evangile de S. Jean : « Te voici guéri, ne pèche plus, de peur de recevoir un châtiment encore plus rigoureux. » (Jo., v, 14). Cette parole, nous pouvons nous l'appliquer, chaque fois que nous venons de recevoir l'absolution, car si nous retombons dans le péché, nous donnons lieu de douter que notre repentir passé ait été sincère, de plus nous mettons obstacle à un vrai repentir dans l'avenir. C'est de ce double inconvénient des rechutes que je voudrais vous parler.

I

Tout d'abord, définissons bien ce qu'on entend par rechute. Elle a lieu lorsqu'après avoir confessé trois ou quatre fois un péché, on le commet de nouveau sans faire aucun effort pour se corriger.

En outre, une remarque s'impose. Je vous ai dit que nos rechutes donnent lieu de douter que notre repentir passé ait été sincère : je n'ai pas dit qu'elles prouvent infailliblement sa fausseté. Je reconnais qu'il peut se trouver des chrétiens qui, au moment de leur confession, détestent vraiment leurs péchés par-dessus toutes choses et ont un ferme propos de ne plus les commettre, mais qui y retombent ensuite à cause de la faiblesse de leur volonté et de la violence des tentations. Ceux-là sont à plaindre, mais on ne saurait dire que leur confession ait été nulle. Il faut donc réserver le jugement définitif à Dieu qui seul pénètre le secret des consciences.

Cependant, il faut bien le dire, un repentir si peu suivi d'effet est fort suspect. Et ce que j'avance, on peut le prouver en considérant soit Dieu, soit nous-mêmes. Du côté de Dieu d'abord, nous savons que tout sacrement communique une grâce sacramentelle, c'est-à-dire une grâce spéciale pour la fin qui lui est propre. Or le sacrement de Pénitence n'a point de fin qui lui soit plus propre que celle de préserver l'homme de la rechute dans le péché. Lorsque celle-ci vient à se produire, il est donc à croire que nous n'avons point reçu ce préservatif spécial, et par suite que ce sacrement a été nul en nous, non pas à cause de Dieu, car il fait toujours ce qui est nécessaire de sa part, mais à cause de nous, faute des dispositions requises et spécialement faute de repentir.

Si maintenant nous nous considérons nous-mêmes, est-il croyable qu'un homme ait eu une volonté déterminée et absolue de renoncer à son péché et qu'immédiatement après, lâchement et sans résistance, le péché se représentant à lui, il y succombe de nouveau ? Ce changement est possible, mais il est peu vraisemblable, parce que dans tout le reste de notre conduite, quelque faibles que nous soyons, on ne voit point ces légèretés ni ces surprenantes inconstances. Au contraire, lorsqu'en d'autres matières les hommes forment des résolutions, pour peu qu'il y entre de leur intérêt, ils les soutiennent avec fermeté et en poursuivent la réalisation avec ardeur. Si c'est une entreprise où soit engagé leur

honneur, leur fortune, ils n'y renoncent qu'avec peine, et on ne voit point dans leur volonté cette facilité de changer de projets. Il semble donc qu'il soit logique d'en dire autant du péché et de conclure que si on y retombe, c'est que l'on n'avait pas sérieusement renoncé à le commettre.

On dit quelquefois : « Nous sommes faibles et le désir de vivre chrétiennement est combattu en nous par de puissants ennemis qui sont nos passions. » — Je le reconnais, mais il faut se souvenir que le repentir, pour nous procurer la rémission de nos fautes, doit être souverain, c'est-à-dire qu'on doit détester le péché par-dessus tout. Or, quand on craint une chose plus que tout le reste, on n'épargne rien pour l'éviter, et cela sans examiner sa faiblesse. Par exemple, vous sortez d'une maladie et vous craignez une rechute : que ne faites-vous pas pour la prévenir ? de quoi ne vous abstenez-vous pas ? quelle obéissance ne pratiquez-vous pas envers le médecin ? Vous vous assujettissez scrupuleusement au régime qu'il vous prescrit, vous jeûnez, vous vous mortifiez, vous gardez la chambre, vous vous retranchez la société, les jeux, les spectacles, parce que votre santé qu'il faut rétablir vous est plus chère que tout cela et que, à quelque prix que ce soit, vous avez résolu de le conserver. Il serait indigne que vous en fassiez moins pour éviter la rechute dans le péché qui cause la mort à notre âme ; bien plus, si le désir d'éviter cette rechute dans le péché n'est pas plus efficace que celui de conserver votre santé, il est de foi qu'il ne vaut rien pour le salut. Voyez, d'après cela, combien la confession n'est pas une chose qu'on doive traiter à la légère, car s'approcher du tribunal de la Pénitence sans dispositions suffisantes, c'est outrager Dieu et provoquer sa colère, bien loin d'en obtenir le pardon.

II

Retomber dans le péché, c'est non seulement rendre suspecte la pénitence passée, mais encore c'est la rendre plus difficile pour l'avenir. Tout d'abord, en effet, par là nous éloignons Dieu de nous, nous épuisons en quelque sorte sa miséricorde qui, pour infinie qu'elle soit, s'exerce à notre égard d'une manière limitée. « Pour les trois premiers crimes de Damas, disait Dieu par un de ses prophètes, je les ai soufferts, mais pour le quatrième je laisserai agir ma justice et ma colère en m'éloignant de ces impies. » (Amos, I, 3). Nous nous flattons quelquefois en nous disant que nous sortirons de l'état de péché comme nous en sommes déjà sortis, qu'un effort sur nous-mêmes sera facile, que nous nous corrigerons de nos mauvaises habitudes quand nous voudrons. Et nous ne considérons pas que Dieu s'éloigne, et qu'à mesure qu'il nous quitte, la pénitence nous devient insupportable, si bien qu'un moment viendra où, la grâce nous manquant, nous n'aurons plus la force de vouloir changer de vie.

De plus, à force de pécher, notre volonté se pervertit toujours, et la même rechute qui l'affaiblit pour le bien lui donne de nouvelles forces pour le mal. Insensiblement, l'horreur qu'on avait pour le mal disparaît, l'habitude mauvaise se prend, on se familiarise avec elle, puis on en devient esclave, on désespère de la pouvoir vaincre, on s'y abandonne totalement. C'est alors qu'on désespère de Dieu, parce qu'étant la sainteté même il ne peut approuver le mal et aussi parce qu'on a souvent abusé de sa miséricorde et de sa patience ; on désespère de soi parce qu'il semble qu'après tant de preuves d'infidélité on ne peut plus aimer le bien. Ce désespoir est irraisonnable, car il n'est jamais permis, tant que nous vivons ici-bas, de douter de Dieu et de sa bonté qui est sans mesure. Et pourtant c'est là l'effet des rechutes.

Un autre consiste en ce qu'elles rendent inutiles les remèdes les plus puissants et les plus efficaces. A celui qui retombe ainsi, que peut-on bien dire pour le convertir ? Il n'y a rien qu'on ne lui ait représenté, point de vérité qu'il n'ait considérée. Il a entendu toutes les remontrances qu'on pouvait lui faire. Dès lors tous les arguments qu'on peut invoquer à l'avenir pour le convertir demeurent sans force. Il est blasé et n'éprouve que du dégoût à chaque exhortation nouvelle.

La rechute ajoute enfin à la malice du péché celle de l'ingratitude, qui consiste non seulement en ce que nous oublions les miséricordes passées de Dieu, mais en ce que nous les tournons contre lui-même pour l'offenser plus hardiment et plus impunément. En effet, si nous étions sûrs que la rémission de ce péché est la dernière de toutes les grâces que nous ayons à espérer, ce serait assez pour nous retenir sur le chemin du mal. Nous employons donc contre Dieu le temps qu'il nous laisse pour nous permettre de faire pénitence, nous nous servons de ses bienfaits pour l'insulter. Comment voudrait-on après cela que la patience divine ne se lasse pas ?

* *

Ce que je viens de vous dire ne doit pas vous décourager : vos confesseurs sont les premiers à reconnaître la fragilité de la nature humaine et ils agissent en conséquence. Mais il n'en faut pas moins prendre à cœur l'œuvre de votre conversion. Un acte de repentir s'exprime aisément, le prouver par des actes coûte davantage, mais combien cet argument est plus efficace que le précédent ! C'est lui que vous voudrez offrir à Notre-Seigneur. Ainsi soit-il.

COURS DE PRONES SUR LE DÉCALOGUE

XLV

LA CONFESSION ANNUELLE

Mes frères,

Le troisième commandement de l'Eglise : « Tous tes péchés confesseras à tout le moins une fois l'an, » nous oblige à faire au moins une fois chaque année l'aveu de nos fautes mortelles à un prêtre approuvé par l'évêque, afin d'en recevoir l'absolution.

I

Le sacrement de Pénitence a, comme tous les autres, été institué par Notre-Seigneur, qui donna aux

Apôtres et à tous les prêtres le pouvoir de pardonner les péchés.

Tout d'abord il ne fit que le leur promettre. S'adressant à S. Pierre, après l'avoir établi chef de son Eglise, il lui dit : « Je te donnerai les clefs du Royaume des cieux, tout ce que tu lieras sur la terre sera lié dans le ciel, tout ce que tu délieras sur la terre sera délié dans le ciel. » (Math., XVI, 19). C'est en souvenir de cette promesse qu'on représente S. Pierre avec des clefs à la main, symbole du pouvoir d'absoudre et d'ouvrir le ciel qui lui a été conféré.

Mais l'intention du Sauveur n'était pas de réserver au Prince des Apôtres seul ce pouvoir, si nécessaire aux pauvres pécheurs que sans lui aucun ne serait sauvé. Quelque temps après, c'est aux douze qu'il fit la même promesse : « Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel, leur dit-il, et tout ce que vous délierez sur la terre sera délié dans le ciel. » (Math., XVIII, 18).

Or cette promesse, Notre-Seigneur l'a tenue. Apparaissant, le soir de Pâques, aux Apôtres réunis dans le Cénacle : « Recevez le St-Esprit, leur dit-il, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. » (Jo., XX, 23).

Le sacrement de Pénitence, la confession par laquelle nous faisons au prêtre l'humble aveu de nos fautes pour en recevoir l'absolution, voilà donc le moyen que Notre-Seigneur, dans son infinie miséricorde, a bien voulu instituer pour nous appliquer les mérites de sa Passion et de sa mort, pour faire descendre sur notre âme le sang précieux qu'il a répandu sur la croix afin de nous laver de nos péchés, voilà le moyen qu'il a établi pour nous remettre en grâce avec Dieu et nous rendre nos droits au ciel. Il était bien libre, n'est-il pas vrai, de fixer les conditions du pardon qu'il nous accorde et nous avons le devoir de nous y conformer. Puisqu'il a confié les clefs du ciel aux prêtres, ce n'est pas trop exiger de nous que de nous renvoyer à eux pour nous en faire ouvrir la porte. En instituant le sacrement de Pénitence, Notre-Seigneur nous a fait, cela n'est pas douteux, une obligation de le recevoir.

II

Mais quand devons-nous le faire ? — Notre-Seigneur ne l'a pas dit. A la vérité, cela n'était pas nécessaire. Le bon sens nous dit que nous devons recourir au sacrement de Pénitence chaque fois que nous avons commis quelque faute grave. Lorsque nous sommes en état de péché mortel, nous perdons l'amitié de Dieu et tombons sous le joug du démon. Le ciel nous est fermé et nous sommes suspendus au-dessus de l'enfer par un fil qui peut se rompre à tout instant, puisque notre vie est fragile. Qu'un accident, comme il en arrive si fréquemment, vienne à nous jeter subitement dans notre éternité, qu'un pauvre petit vaisseau vienne à se rompre en nous, et c'en est fait à tout jamais du salut de notre âme.

La plus élémentaire prudence nous fait donc un devoir de ne pas demeurer en un état si périlleux, mais d'en sortir au plus tôt par une bonne confession.

C'est ce que comprenaient les premiers chrétiens et ce que comprennent aujourd'hui encore les personnes qui ont le souci de leur salut éternel. Même quand ils n'avaient pas commis de fautes graves, ils avaient soin de se confesser fréquemment, afin d'être toujours prêts à paraître devant Dieu.

Malheureusement, autant par indifférence pour leur salut que par crainte de l'humiliation qu'occasionne la confession, plusieurs perdirent cette pieuse habitude et quelques-uns finirent par laisser écouler de longues années sans s'approcher du sacrement de Pénitence. C'est alors que l'Eglise, au IVe Concile de Latran (1215), établit le troisième commandement que nous expliquons et le formula en ces termes que nous vous rappelons chaque année pendant le saint temps du Carême : « Que tout fidèle de l'un et l'autre sexe, ayant atteint l'âge de discrétion, confesse, seul, fidèlement, tous ses péchés à son propre prêtre au moins une fois l'an et qu'il ait soin d'accomplir de tout son pouvoir la pénitence qui lui aura été enjointe. » Le Code de droit canonique a renouvelé cette loi presque dans les mêmes termes : « Arrivé à l'âge de discrétion, y est-il dit, tout fidèle est tenu de confesser fidèlement tous ses péchés mortels au moins une fois l'an. Ce devoir n'est pas accompli par une confession sacrilège ou volontairement nulle. » (Can. 906-907).

III

Ces textes de lois nous indiquent l'étendue des obligations que nous impose le troisième commandement de l'Eglise.

Et d'abord il oblige tous les fidèles qui ont atteint l'âge de discrétion et jouissent de l'usage de leur raison. A cet âge, les enfants, sachant discerner le bien du mal, commettent un péché s'ils font celui-ci ou omettent celui-là ; ils ont donc besoin de se confesser pour en obtenir le pardon. Toutefois, celui qui n'aurait commis aucune faute grave pendant l'année n'y serait pas tenu.

D'après le Concile de Latran, cette confession annuelle devait être faite par chaque paroissien à son propre curé. Le droit canonique ne renferme plus cette réserve ; au contraire, il déclare qu'on peut se confesser à n'importe quel prêtre et le mandement de Mgr l'Evêque vous rappelle chaque année, au début du Carême, cette liberté qui vous est laissée. Si, pour une raison quelconque, vous ressentez une certaine gêne à vous adresser à votre propre curé, vous pouvez aller trouver tel autre prêtre qui a votre confiance. Pour vous mettre à l'aise, chaque fois que je le puis, je vous procure, vous le savez, un confesseur étranger et j'aimerais vous voir profiter davantage de sa présence. Je serais surtout heureux de vous en procurer un pendant la Semaine Sainte ; malheureusement, pendant cette semaine, leur ministère retient mes confrères dans leur propre paroisse. Mais s'ils ne peuvent venir à vous, qui vous empêche d'aller à eux ? Tous vous accueilleront avec la plus grande charité, s'ils constatent que votre démarche a pour but, non pas de cacher vos péchés plus facilement, mais de les confesser plus sincèrement.

Remarquez que cette confession annuelle que vous prescrit l'Eglise est un minimum. Comme je vous l'ai dit tout à l'heure, l'intérêt de votre salut demande que vous vous approchiez beaucoup plus souvent du sacrement de Pénitence. L'année est longue, et il est bien difficile de demeurer dans la grâce de Dieu pendant un pareil espace de temps. Durant les douze mois dont elle se compose, on a bien le temps de mourir. Si on veut, comme Notre-Seigneur nous y invite, être toujours prêt, il est sage de se renouveler fréquemment dans la grâce de Dieu par la bonne réception du sacrement de Pénitence.

Toutefois, pour être en règle avec le troisième commandement de l'Eglise, il suffit de le faire une fois par an, comme plusieurs le font, au temps de Pâques. Dieu est bon et je ne crois pas trop présumer de sa miséricorde en pensant qu'il ne rejettera pas à tout jamais, au dernier jour, un chrétien qui fait régulièrement ses Pâques. Ce chrétien pourra être surpris par la mort, mais, s'il a pris soin de regretter ses fautes de temps en temps par un acte de sincère contrition, s'il se proposait de les déclarer dans sa prochaine confession annuelle, je crois que Dieu lui donnera les secours nécessaires pour la purification de son âme. Et ce sera une consolation pour ceux qu'il laisse ici-bas de pouvoir se dire : « Il n'a pu se confesser avant de mourir, c'est vrai, mais il avait fait ses Pâques. »

Quelles doivent être les qualités de la confession annuelle ? Elle doit être bonne : « Que tout chrétien, prescrit le Concile de Latran, déclare ses péchés *fidèlement.* » « Or ce devoir n'est pas rempli, remarque l'article 907 du Code canonique, par une confession sacrilège ou volontairement nulle. »

Pour bien recevoir le sacrement de Pénitence, il faut quatre conditions, nous dit le catéchisme : l'examen de conscience, la contrition, la confession et la satisfaction.

Il faut tout d'abord *examiner* votre conscience c'est-à-dire qu'avant de vous présenter au prêtre pour votre confession annuelle, il faut faire une revue sérieuse de l'année qui vient de s'écouler ou tout au moins du temps passé depuis votre dernière confession bien faite ; il faut vous examiner sur les commandements de Dieu et de l'Eglise, sur les péchés capitaux et sur les devoirs de votre état. Aidez-vous pour cela d'un examen détaillé, comme il s'en trouve sur vos paroissiens, et à chaque péché indiqué par ce formulaire demandez-vous : « Ai-je fait ce péché ? Combien de fois l'ai-je fait ? »

Il vous faut en second lieu vous exciter à la contrition, c'est-à-dire regretter d'avoir commis les péchés que vous accusez et vous proposer sérieusement de les éviter à l'avenir. N'oubliez pas que c'est la principale disposition pour bien recevoir le sacrement de Pénitence, celle sans laquelle les autres ne serviraient de rien.

Il faut en troisième lieu déclarer vos péchés au confesseur avec humilité, franchise et sans détails inutiles. C'est évidemment l'acte qui coûte le plus. Et cependant, combien ceux que poursuit la justice des hommes s'estimeraient heureux s'il leur suffisait d'avouer leurs fautes pour être graciés !

Enfin, il faut être disposé à faire la pénitence que le confesseur impose et à réparer, s'il y a lieu, le tort qu'on a causé au prochain dans ses biens ou sa réputation.

Confessez-vous toujours ainsi et votre confesseur, en vous congédiant, pourra vous dire en toute vérité : « Allez en paix, vos péchés sont pardonnés. » Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS A DES COLLÉGIENS

I

LA RENTRÉE

I. — Au point de vue humain, la rentrée est une chose désagréable, mais elle est nécessaire pour assurer l'avenir.

II. — Si l'on veut que l'année qui commence soit féconde, il faut envisager la rentrée au point de vue surnaturel du perfectionnement de notre âme.

III. — Il faut rentrer au Collège avec de bonnes intentions, pour se sanctifier en accomplissant la volonté de Dieu.

Mes chers enfants,

Voici venu le jour de la rentrée.

I

C'est un moment que, depuis plusieurs semaines, vous envisagez sans enthousiasme. La rentrée amène pour vous l'abandon du pays natal, l'éloignement de votre famille, et vous en concevez une certaine nostalgie. C'est un sentiment naturel, pieux même, et dont le Seigneur ne saurait vous tenir rigueur. Pour ceux d'entre vous qui viennent de franchir pour la première fois le seuil de ce Collège, la rentrée paraît d'autant plus sombre qu'elle comporte une part de mystère, et, par là-même, un vague effroi, totalement injustifié d'ailleurs. A ces nouveaux arrivés parmi nous, les élèves déjà habitués à l'existence de la maison pourront dire que la vie n'y est nullement pénible, que, s'il y a des heures de labeur et d'effort, il y a aussi des instants de joie, des jours de fête. Il y a surtout ici — et que le Ciel en soit remercié — une étroite union des esprits et des cœurs, qui crée une atmosphère aimante et douce, qui constitue quelque chose de la famille délaissée. Car vos professeurs sont pour vous des pères, toujours soucieux de votre perfectionnement intellectuel, de votre élévation morale, de votre santé même et de votre bien-être. Et vous, que nous nous plaisons à appeler « nos enfants », vous êtes, les uns par rapport aux autres, des frères qui tendent vers un même but de science et de ferveur, et vous vous soutenez par vos sympathies réciproques.

La rentrée est donc moins redoutable qu'elle ne le paraît au premier abord. Il n'en reste pas moins qu'elle vous ouvre une perspective de devoirs, de leçons, d'efforts, d'obéissance qui n'est pas spécialement séduisante. Il est entendu, depuis longtemps, qu'on ne vient pas au Collège pour s'amuser. Mais ne vous a-t-on pas dit déjà que la vie, elle non plus, n'est pas un amusement ? Car le Collège est l'image de la vie qu'il a la charge de préparer. Il vous représente déjà quelque chose de

l'existence où vous êtes appelés à vous mouvoir, à développer les facultés de votre âme.

Croyez-vous que vous pourrez passer votre jeunesse d'abord, puis votre âge mûr, dans la paresse et l'indifférence, sans avoir à trancher des problèmes difficiles, sans avoir à assumer des responsabilités graves qui supposent une savante et ferme préparation ? Même si la fortune de vos parents et un enchaînement anormal de circonstances vous le permettaient, — ce qui est plus que rare, — il ne faudrait pas vous souhaiter ce rôle paresseux d'oisif indifférent. En dépit des apparences les plus dorées, il constituerait pour vous une humiliation, une déchéance. L'homme qui ne sait pas peiner, l'homme qui n'ose pas s'affirmer, se ravale jusqu'aux plus infimes degrés de l'échelle sociale. Il ne vit que par l'effort de ceux qui l'entourent ; il est incapable d'agir par lui-même ; il est voué au mépris comme au malheur.

Et c'est précisément pour vous éviter ce malheur que la prévoyance paternelle vous a conduits dans ce Collège. Ici, vous apprendrez d'abord à juger, c'est-à-dire à utiliser vos jeunes forces intellectuelles, à discerner le vrai du faux, le bien du mal, à choisir entre deux hypothèses celle qui est sûrement la meilleure. Ici votre expérience s'enrichira d'une foule de notions précieuses, dont vous aurez à vous servir durant le cours entier de votre carrière. Ici vous tremperez votre énergie, que perfectionnera une sage et discrète discipline ; ici votre caractère se purifiera, se fortifiera, se rectifiera ; il se débarrassera, au contact d'autres caractères, de ses rugosités ou de ses déviations ; il apprendra à se dominer lui-même et vous aurez acquis ainsi une puissance incomparable, car il est plus difficile de se dompter soi-même que de maîtriser le monde. Ici, enfin, votre cœur s'épanouira dans la réciproque affection, respectueuse d'une part, infiniment dévouée de l'autre, qui unit les élèves et les maîtres ; ici vous nouerez les premiers liens de ces chaudes camaraderies qui soutiennent et réconfortent.

Vous le voyez, même au point de vue simplement pratique, la rentrée n'a rien qui doive vous effrayer. Elle est quelque peu désagréable sans doute pour les tendances à l'inertie, aux plaisirs, à l'indépendance. Mais ces penchants-là ne sont pas de ceux par lesquels un homme noble et fort se laisse conduire. Et d'ailleurs, en échange des quelques petits sacrifices qu'elle annonce, la rentrée vous fait entrevoir sa récompense suprême : la préparation de votre avenir.

II

Si vous voulez vraiment que l'année qui commence donne un rendement complet et soit féconde, il ne faut pas se borner à l'envisager par rapport à ses seuls avantages terrestres. Il importe de la considérer du point de vue qui domine tous les autres : du point de vue du ciel. Songez-vous quelquefois que votre véritable avenir n'est pas le sort qui vous attend pendant la durée de votre carrière ?

Sans doute, le choix d'une profession est chose fort importante, puisqu'il détermine les conditions d'une existence entière. Mais cette existence elle-même n'est que provisoire. Au bout d'un temps donné, elle s'évanouira pour faire place à une autre façon d'être qui, celle-ci, subsistera sans fin. Parce que vous êtes jeunes, vous avez peut-être une tendance à ne pas envisager les grands problèmes de l'au-delà : tendance fâcheuse, car ces problèmes s'imposent à tout le monde, du moment que chacun est mortel. Il ne faudrait pas croire que la vigueur de votre adolescence vous mette à l'abri d'un accident ou d'un trépas imprévu. Ne vous souvenez-vous pas de tel ou tel de vos camarades, hier fort comme vous, brillant comme vous, rempli comme vous d'espérances et qui dort aujourd'hui de son dernier sommeil ? Pourquoi ce destin vous serait-il épargné ?

Et même si vous êtes appelés à vivre très longtemps, est-ce qu'un jour ou l'autre vous ne serez pas obligés de mourir ? Mourir, ce n'est peut-être pas très difficile ; mais ce qui est redoutable, à cet instant-là, c'est de rendre ses comptes au bon Dieu. Toutes les responsabilités que vous aurez prises, depuis l'éveil de votre raison jusqu'à votre dernier soupir, seront alors analysées et jugées définitivement. Or, parmi les charges que Dieu a jetées sur vos épaules lorsqu'il a voulu vous placer en ce monde, il y a surtout l'obligation de cultiver votre âme, de l'instruire, de la former et de la sanctifier.

Vos familles vous ont placés ici pour qu'on y fasse de vous des bacheliers. Sans contredire à ce dessein, tout en le favorisant même, la Providence a organisé les choses de telle sorte que les circonstances vous ont conduits dans cette maison, non seulement pour y devenir des savants, mais surtout pour vous élever à la sainteté. Ce ne sont pas seulement des programmes officiels et profanes qui s'étudient dans cette demeure. Vous êtes dans un Collège chrétien, qui manquerait à tous ses devoirs s'il ne vous inculquait d'abord la science suprême et absolument nécessaire, la science de la doctrine révélée, la science de l'héroïsme surnaturel, la science de la foi et du salut.

Vous devez devenir des saints. Il ne faut pas que cette perspective vous affole. On est trop porté à considérer la sainteté comme un état anormal, extraordinaire, alors qu'au contraire elle doit être le lot normal de chaque chrétien. La sainteté, c'est l'union à Dieu, dans l'obéissance et dans l'amour : pas davantage. Sans doute il y a certaines âmes spécialement prédestinées, qui pour se sanctifier davantage ont eu recours aux mortifications les plus âpres, à la claustration dans les monastères, aux actes les plus héroïques de vertu. Dieu leur avait accordé des grâces particulières dont elles ont magnifiquement usé pour leur bonheur et pour sa gloire. Mais il n'est pas indispensable de faire autant et aussi bien qu'elles pour atteindre à ce minimum de sainteté auquel tout le monde peut prétendre. De même que vos parents se sanctifient en accomplissant dans un esprit surnaturel les affaires de leur situation, de leur famille, de leur ménage, ainsi vous pourrez réaliser la même œuvre en ne vous occupant que des travaux qui vous sont actuellement imposés.

Allons plus loin : Dieu ne demande guère que vous en fassiez davantage ; il ne serait pas du tout content que vous abandonniez vos versions et vos théorèmes pour aller dans un coin méditer sur les hypostases. Pourquoi cela ? Parce que ce serait contraire à l'ordre qu'il a établi. Il a voulu que vous soyez ici pour devenir, en même temps que de fervents chrétiens, des mathématiciens et des latinistes. Lui seul sait déjà à quoi cette préparation présente doit servir pour vous-mêmes et pour les autres. Mais nous n'avons pas besoin de connaître les éventualités futures pour nous incliner sous le joug divin. « Quand Dieu parle, il suffit », disait Corneille. Le Maître qui n'attend pas de nous des macérations extraordinaires exige notre docilité parfaite, — à la fois extérieure et intime, — au genre de vie que nous indiquent ceux qui le représentent auprès de nous. L'œuvre de salut est à ce prix, mais elle n'exige rien d'autre. Apprenez donc, dès le premier jour de la rentrée, à être des élèves parfaits, ardents au labeur intellectuel, disciplinés, pieux surtout, mais joyeux quand sonneront les heures de détente. S. Louis de Gonzague, votre modèle, a acquis sa gloire céleste par cette très simple méthode. Il n'a pas cherché à s'évader du règlement pour chercher à faire mieux que les autres ; tout au contraire, il s'en est fait l'esclave pour se plier sous le joug de Dieu. Et l'auréole qu'il a conquise prouve combien son calcul était juste.

Encore une fois, rien n'est plus facile que de faire de cette année scolaire une année de ferveur et de grâces. Considérez tout simplement ce que le Seigneur attend de vous, et faites tout cela, — ni rien de moins, ni rien de plus, — en vue du surnaturel amour. Alors chacune de vos actions, même vos jeux, même votre sommeil, deviendra sainte et méritoire. Les anges du ciel recueilleront, minute par minute, les fleurs sacrées de travail, de générosité, d'abnégation, qui vous feront bénir par le Très-Haut.

III

C'est dans de telles intentions, mes enfants, que vous aborderez la nouvelle année scolaire. Pour que les mois qui s'ouvrent aujourd'hui soient heureux et bons, quelques résolutions s'imposent. Vos professeurs, qui sont aussi les pères de vos âmes, sont dès maintenant convaincus que vous êtes disposés à ces décisions de générosité et d'énergie. Vous-mêmes, j'en suis sûr, vous restez prêts à répondre aux vues que le Seigneur a sur vous. Et tout cela, certes, est très bien. Mais il est indispensable de vous souvenir que, pour être efficace, la bonne volonté doit être persévérante. Malgré toute notre confiance en vous, malgré tout ce que nous savons déjà de vos efforts passés, nous ne pouvons nous empêcher de songer que vous êtes encore bien jeunes et que l'inconstance est une des tentations de la jeunesse.

Ne vous y trompez pas : la tâche qui vous attend est plus rude que vous ne le pensez peut-être. Au premier matin du labeur, lorsqu'on est encore tout reposé par les longues joies des vacances, lorsqu'on se sent dans la pleine possession de ses forces intellectuelles et physiques, on envisage l'avenir prochain avec une confiance extrême. On compte travailler beaucoup, apprendre de nombreuses leçons, réussir dans tous ses devoirs. Et puis... et puis n'arrive-t-il pas que la fatigue de chaque jour s'ajoute à celle de la veille ? Peu à peu le premier élan s'amortit, des préoccupations étrangères viennent se glisser, pour vous distraire, au milieu du souci des études. On en vient à songer que les classes sont très longues et les trimestres interminables. Et l'on tend à se laisser aller à une routine négligente qui ne donnera rien de bon.

Voilà le danger : il est certain. Mais si je dois vous le signaler dès l'abord, ce n'est pas pour vous décourager, tout au contraire. C'est pour vous mettre en garde contre lui, et vous permettre d'en triompher. Vos bonnes résolutions de ce matin manifestent l'excellence de vos cœurs d'enfants. Mais ce sera votre ténacité dans l'obéissance et le travail qui prouveront que vous êtes déjà des hommes. L'homme, en effet, l'homme brave, loyal, supérieur, l' « honnête homme », en un mot, comme disaient nos grands classiques, est celui qui sait vouloir, non pas seulement pendant un jour, mais durant son existence entière. Vous connaissez le vieil adage : « *Labor improbus omnia vincit* ». Mais pour être vainqueur, le travail doit être « *improbus* », c'est-à-dire acharné, sans défaillance et toujours égal à lui-même. Cette continuelle vigueur est le secret de la réussite, aussi bien dans la conquête des diplômes que dans la formation de l'âme. Sachez rester fidèles à vos résolutions et vous deviendrez mieux que des hommes : vous serez de véritables saints.

Il est incontestable que pour obtenir un tel résultat, vous aurez besoin de toutes vos forces. Avouons même que vos forces seules n'y suffiraient pas. Mais vous pouvez compter sur mieux que vous-mêmes. Vous n'êtes pas, en ce monde, isolés, livrés à votre inexpérience et à vos fragilités. Vous vous trouvez enveloppés dans un providentiel réseau d'appuis humains et de protections surnaturelles. Laissez-vous donc conduire docilement par ceux qui ont pris la responsabilité et qui possèdent la grâce de vous diriger. Remettez-vous avec confiance dans les mains des Saints Anges qui vous gardent, de la T. S. Vierge dont l'assistance maternelle ne vous fera jamais défaut.

Voulez-vous passer une année heureuse ? Travaillez en Dieu, avec Dieu, pour Dieu. Telle est la formule qui résume toute la sagesse terrestre et tous les enseignements du ciel. Dieu est le maître de vos destinées ; il sera aussi le rémunérateur de vos peines : jetez-vous dans l'immensité de son amour, afin qu'il vous soutienne et vous console, afin qu'il vous amène au but. Si c'est pour lui que vous obéissez, si c'est en lui que vous vivez, rien ne pourra ni vous troubler, ni vous abattre. Vous franchirez d'un pas assuré les difficultés inévitables ; vous goûterez le calme d'une conscience en paix avec elle-même. Et, en plus des frêles lauriers académiques, vous pourrez escompter avec confiance les sublimes gloires de l'au-delà. Ainsi soit-il.

POUR LES DIMANCHES D'OCTOBRE

II

LA SAGESSE DE LA T. S. VIERGE

Mes bien chers frères,

Comme son divin Fils, la T. S. Vierge Marie est au ciel, intercédant toujours pour nous. Entre Dieu et nous, il y a Notre-Seigneur, et près de Notre-Seigneur il y a Marie, sa Mère. Le Christ est le Médiateur par excellence et en tout ordre de choses. Pourquoi est-il venu ici-bas ? Quelle fut son œuvre en ce monde, le but qu'il poursuivit, le sublime idéal qu'il voulut réaliser ? S. Paul l'a dit en termes formels : « Le Christ est venu pour rapprocher ce qui était divisé, pour pacifier le ciel et la terre, pour réconcilier l'homme avec Dieu. » En un mot, il est venu pour faire acte de médiation. C'est pour cela qu'il s'est incarné, qu'il a souffert et qu'il est mort, et c'est pour maintenir et assurer cette œuvre accomplie par lui qu'au ciel l'Apôtre nous le montre encore devant son Père, toujours intercédant pour nous.

La T. S. Vierge Marie, par sa maternité divine, par cette mission qu'elle a reçue, elle seule, de donner le Christ au monde, a été associée intimement, profondément, à toute l'œuvre de son Fils. Mère du Christ, elle devait être avec lui la corédemptrice du genre humain et un jour, après son assomption glorieuse, elle devait venir au ciel prendre place près de lui pour se faire avec lui notre avocate et notre médiatrice.

Il est donc bien dans l'ordre que nous, chrétiens, nous nous adressions à cette Mère bénie, chaque fois que nous voulons aller à Dieu et obtenir quelque chose de lui ; Marie est notre intermédiaire, et, puisqu'au dire de S. Bernard toute grâce, toute faveur et toute bénédiction venant de Dieu passe par ses mains maternelles, il est bien naturel aussi que toutes les supplications, tous les désirs, toutes les prières qui montent vers le ciel, s'arrêtent d'abord à son cœur, pour y puiser pureté et force, ce qui les rendra agréables et puissants près de Dieu.

M. f., je voudrais ranimer dans vos âmes la foi, la confiance sans bornes en cette intercession toute-puissante de la Mère de Dieu. Il me semble que vous viendrez avec plus d'amour lui dire vos désirs, lui confier vos peines et lui faire part de vos joies, lorsque vous porterez en vous la conviction raisonnée et par là-même inébranlable que la Vierge Marie vous comprendra et qu'étant toute-puissante auprès de Dieu et pour vous aimante comme une mère d'un amour sans limite, elle est bien capable de réaliser tous les désirs de vos cœurs.

La première question, quand il s'agit de l'intercession de Marie comme de celle des Saints, celle qui doit logiquement précéder toutes les autres, est de savoir si nos prières sont entendues, si nos besoins sont connus et compris de celle que nous invoquons. Pour Notre-Seigneur, la question ne se pose pas du fait qu'il est Dieu : nous savons qu'il sait tout, qu'il voit tout et entend tout. Mais la T. S. Vierge Marie est une pure créature. A quoi bon multiplier nos supplications et nous épuiser en plaintes, si notre voix ne va pas jusqu'à elle, si, absorbée par les joies et l'extase de la vision divine, si, oublieuse, dans son bonheur, des misères de la terre, elle ne sait, ni ne connaît, ni ne comprend les prières d'ici-bas ?

M. f., ayez confiance. Marie, je puis vous l'affirmer, connaît et comprend les besoins que vous lui recommandez, les désirs que vous lui exprimez, car elle en a la vision dans le ciel et elle garde le souvenir que lui en a donné l'expérience sur la terre.

I. — *La T. S. Vierge connaît, dans la vision de Dieu, tout ce qui nous touche, nous ses enfants*

Evidemment, il ne viendra à la pensée de personne parmi nous de prétendre que les élus du ciel, seraient-ils même tous comme Marie, en corps et en âme dans le séjour éternel, voient et prennent connaissance de ce qui se passe ici-bas, comme s'ils étaient encore sur la terre. La distance infinie qui les sépare de nous, les modes particuliers d'existence qui sont les leurs, l'unique et absorbante occupation qui fait leur bonheur, tout cela est un obstacle à ce qu'il y ait entre eux et nous, entre eux et les choses de ce monde, les relations et les rapports d'autrefois. Et cependant l'affirmation que je faisais tout à l'heure demeure. Ils voient et connaissent nos prières.

C'est que les choses qui ne peuvent se voir en elles-mêmes peuvent cependant être aperçues dans un miroir qui en reflète l'image exacte. Supposez un miroir assez vaste, assez élevé, assez lumineux pour représenter tout ce qui est, tout ce qui a été, tout ce qui sera, non seulement les êtres inanimés, non seulement ce qui a couleur, forme et figure, mais encore les natures spirituelles, les âmes séparées ou attachées à un corps, non seulement leurs substances, mais leurs actions, leurs volontés, leurs affections, leurs pensées, leurs désirs avec leur infinie variété, leurs souffrances, leurs joies, leurs besoins, leurs défaillances, leurs vertus, leurs fautes, les mille nuances en un mot de leurs différents états. Un œil regarde ce miroir, et sa vue est si perçante que rien ne lui échappe, qu'il découvre les moindres traits et les moindres mouvements reflétés. Ne lui est-il pas alors, non seulement possible, mais très facile de voir et de discerner les besoins de celui-ci, les désirs de celui-là, les prières de l'un et les misères de l'autre ?

Cette comparaison, m. f., ne voile pas un rêve, ce n'est pas une hypothèse. Ce miroir existe, c'est Dieu. Ce regard perçant qui saisit tout ce que ce miroir reflète, c'est le regard des Saints. C'est le regard de Marie, d'autant plus puissant pour tout embrasser qu'il est plus pur et plus inondé de la lumière divine. « Dieu, dit le Livre de la Sagesse, est un miroir sans tache, où il se voit lui-même et tout ce qui existe en dehors de lui, et tout ce qui est possible au-delà des choses existantes. » Comme lui, les Saints, — et c'est en cela même que consiste la vision béatifique, c'est-à-dire le bonheur de leur éternité, — regardent le miroir de la divine essence,

Dieu lui-même ; ils le voient, ils le contemplent et en lui, du même regard, ils voient et contemplent tout ce qu'il renferme. Ils voient Dieu et toutes choses en Dieu, à des degrés différents et en proportion de leur puissance visuelle, je veux dire de la lumière de gloire qui leur a été accordée et aussi des fonctions qu'ils doivent exercer de par la miséricorde et la volonté divines.

O sublime et ravissant spectacle ! Chacun des élus voit en Dieu tout ce qui touche son cœur, tout ce qui concerne sa vie, son histoire, sa parenté, ses amis, le bien qu'il a produit, les prières qu'on lui adresse ; toutes ces choses il les voit en Dieu. Peu importe la distance, peu importe le lieu du monde où elles se passent ; elles sont là devant lui, plus présentes, plus vivantes et plus saisissantes que s'il les voyait en elles-mêmes.

Et comment pourrait-il en être autrement ? Qu'est-ce qui pourrait échapper aux regards de ceux qui voient celui qui voit tout ?

Faut-il s'étonner de cette doctrine ? Mais non ! Est-ce que l'Ecriture Sainte, la parole de Dieu, est-ce que l'histoire vraie des Saints sur la terre ne la confirme pas ?

Le prophète Elisée voyait, de sa solitude du Carmel, ce qui se passait dans le palais du roi de Syrie. L'apôtre S. Jean, de son île de Patmos, entendait les voix du ciel et assistait aux fêtes merveilleuses célébrées par les anges et les élus en l'honneur de l'Agneau. S. Pierre n'a-t-il pas révélé publiquement la faute secrète de Saphire et d'Ananie ? S. Pie V n'assistait-il pas de Rome à la bataille de Lépante, d'où dépendait le salut de l'Europe chrétienne ? Ce que, par permission divine, les Saints ont pu sur la terre, lorsqu'ils étaient encore revêtus de notre mortalité et appesantis par le poids de la chair, ne le pourraient-ils plus aujourd'hui qu'ils sont au ciel ?

Seraient-ils là-haut, parvenus au terme et en possession de leur récompense, moins favorisés et moins bénis qu'ils ne l'étaient sur la terre ? Non ; et d'ailleurs n'est-il pas vrai que leur béatitude y est intéressée ? Le bonheur du ciel est entier ou il n'est pas, parce qu'il consiste dans le rassasiement complet de tous les désirs et de toutes les aspirations. Qu'un seul bien fasse défaut, qu'un seul désir ne soit pas apaisé, c'en est fait de la béatitude. Les Saints n'ont pas perdu le souvenir de ceux qu'ils ont aimés sur la terre, des œuvres auxquelles ils ont travaillé, de toutes les âmes que Dieu leur avait confiées et qui ont eu une part de leur vie, parce qu'elles ont eu une part de leur soin, de leur sollicitude ou de leur cœur. Supposeriez-vous maintenant que, devenus égoïstes dans ce séjour de la charité parfaite, ils ne pensent plus qu'à eux et à leur bonheur, et qu'ils soient sans souci de savoir ce que tout ce qu'ils ont aimé, ce que, nous, leurs frères par le baptême, appelés comme eux et avec eux à la même joie céleste, ce que nous désirons, ce dont nous avons besoin ici-bas pour marcher dans la voie où Dieu nous a placés et qui doit nous conduire à lui ? Non, encore une fois. Ce souci, les Saints l'ont ; ce désir, ils le gardent en leur âme et Dieu, pour y répondre et pour y satisfaire, afin de leur donner par leurs prières en notre faveur la joie divine de se dévouer toujours et de coopérer avec lui à notre salut, Dieu, dis-je, se découvre amoureusement à eux et leur montre en lui tout ce qui nous touche et tout ce qui nous intéresse.

Quelles conclusions consolantes et fortifiantes pour nous jaillissent de ces principes appliqués à la T. S. Vierge Marie ! Qui plus qu'elle a mérité d'être admise à la contemplation de l'essence divine ? Quel regard plus pur que le sien est capable d'entrer dans les profondeurs de Dieu et d'y saisir tout ce qui s'y passe ? Et si la place qu'on occupe au ciel, si la proximité qu'on a avec Dieu et qui est en rapport avec la sainteté, avec les mérites, mesure le degré de vision auquel les Saints sont admis, qui dira ce que voient de Dieu et peuvent contempler de ce qui nous touche les yeux de celle qui vient la première après le Christ Notre-Seigneur, qui est la plus sainte et la plus parfaite des créatures, les yeux de la T. S. Vierge Marie qui, parce qu'elle a eu tous les mérites, a droit à toutes les récompenses ?

Et puis, Marie n'est-elle pas notre Mère ? En cette qualité, peut-elle ne pas s'intéresser à ses enfants, et n'est-ce pas encore au ciel une partie de son bonheur que de vivre avec eux, de connaître leur sort, de suivre leurs pas dans la vie et de venir en aide à leurs besoins ? Oh ! oui, m. f., soyez-en persuadés, dans la béatitude céleste elle sait nos prières, elle les entend et les connaît, car elle épie en Dieu nos plaintes et contemple nos larmes.

Toutes les souffrances, toutes les supplications de l'humanité, elle les voit se dessiner, elle les entend retentir dans l'essence divine, et le dernier des misérables ne pousse pas un soupir qui puisse échapper au regard de son cœur, à l'attention de son amour. Donc elle est bien de par sa sagesse, fruit de la vision béatifique, la médiatrice dont nous avons besoin entre Dieu et nous.

II. — *La T. S. Vierge connaît aussi, par son expérience personnelle, nos besoins et nos désirs*

Elle l'est aussi par son expérience, je veux dire par le souvenir qu'elle a gardé de son passage sur la terre.

Dieu, qui est infiniment juste et sage, ne confie jamais une fonction à une âme sans l'avoir pour ainsi dire préparée et mise en état de la remplir le mieux possible. A son service, les ministères ne s'improvisent pas. Pour son Fils, il n'a pas agi autrement, et parce qu'il voulait qu'il soit le Pontife de l'humanité, le Médiateur par excellence, c'est-à-dire qu'il puisse compatir à toutes les misères et à toutes les souffrances, il a permis qu'il en fît lui-même et auparavant l'universelle expérience. Le Christ, en effet, a tout éprouvé, il a porté nos défaillances et subi nos misères : la fatigue du corps, les angoisses de l'âme, tous les maux qui nous font souffrir et pleurer ; il a voulu en goûter et en épuiser l'amer breuvage dans le même calice que nous. Le péché lui-même, s'il n'en a pas eu la science du coupable qui l'a commis, — ce qui ne pouvait être, — il en a eu la science de la victime